

## Aiguillage

Je m'appelle Mathilde et j'ai dix-sept ans. Je ne suis ni particulièrement belle ni spécialement grande. Rien de plus que les autres filles. J'ai de longues ondulations blond vénitien et de grands yeux verts d'eau. Feue ma mère me disait que c'était des yeux de fée, dans lesquels on peut se noyer.

J'ai été mariée la semaine précédente à un homme que je n'aime pas et que je n'avais jamais vu. Il s'appelle Charles. Je pensais l'aimer dès le premier regard mais je me fourvoyais. Il ne m'a épousée que pour la fortune de mon père. Son cœur est froid et stérile, dépourvu de tout sentiment. Justes mariés, rien de plus. Aucun amour, même pas une once d'amitié.

Je rêvais d'une vie avec un mari qui m'embrasse le soir en rentrant et des enfants qui jouent au coin du feu. Une famille unie et aimante. N'ayant pas eu cette chance, je voulais être en mesure de l'offrir à mes enfants. Au lieu de ça, il me réservait un avenir de femme au foyer, enfermée dans la maison à élever ses enfants tandis que le monde tourne sans moi. Une existence fade, loin du goût sucré de la vie. J'aurais dû y être habituée. Mon père refusait que je sorte, je ne savais du monde que ce que j'en voyais à travers les carreaux de la fenêtre de ma chambre. Un oiseau en cage. La porte de sortie était si loin et en même temps si proche... J'aurais pu m'enfuir mais la peur de jeter la honte et la disgrâce sur ma famille m'en empêchait.

13 septembre 1920, 20h00. La locomotive entre en gare. Alors, c'est donc cette bête rutilante qui doit me porter jusqu'à mon futur ? Paris, ma destination, se change dans ma tête en une prison dorée alors que je l'imaginai splendide et emplie de joie.

J'entre dans le premier wagon, premier compartiment. Il n'est occupé que par trois personnes : un homme d'une quarantaine d'années assoupi, une personne âgée avec des boucles blanc cassé et un jeune homme qui doit avoir un ou deux ans de plus que moi. Il m'adresse un sourire chaleureux qui me fait vibrer. Le sifflet annonçant la fermeture des portes retentit, le contrôleur poinçonne mon billet et celui des autres passagers du compartiment. Le train s'ébranle, je commence à me sentir légère et à glisser lentement dans les bras de Morphée...

Je me mets à rêver, mon esprit s'échappe et traverse la frontière du monde magique, celui que seuls les enfants atteignent, dans leur petit monde fermé où seuls eux et leur innocence persistent. Je rêve que des anges m'ouvrent la porte des songes, et je passe dans un univers diamétralement différent.

Je vois Charles émerger de la noirceur dans laquelle j'étais plongée. Il prononce nos vœux de mariage d'une voix monocorde et glaciale, je me rappelle aussi le regard haineux que je lui ai lancé tandis que je jurais de l'aimer jusqu'à la mort. Puis son visage change et c'est mon père qui apparaît devant moi. Je cours vers lui en riant et il me rejette quand je tente de le serrer dans mes bras. Il change encore et c'est un jeune homme qui se trouve devant moi. Je ne vois pas son visage mais je sais que je l'aime. Je me rapproche de lui, je commence à apercevoir ses traits...

Un puissant ronflement me réveille et je proteste contre cet homme enrhumé. À cette période de l'année, quand même ! La vieille dame - elle me dit qu'elle s'appelle Henriette- semble de mon avis. Il n'y a qu'à écouter ses soupirs excédés : je crois qu'elle a fait exprès de faire tomber sa broderie, au vu du tonitruant chapelet de jurons peu délicats qui a réveillé le bruyant dormeur. Marcel - son nom est écrit sur sa valise- ouvre les yeux en grommelant fortement. Il jette un regard assassin à Henriette qui le regarde en retour avec l'air le plus maladroit possible. Apercevant du coin de l'œil un mouvement amusé du jeune garçon, je tourne la tête dans sa direction. Mes yeux se posent sur son étiquette de valise, si abîmée que l'on dirait qu'on l'avait traînée dans la terre, dans l'eau, la valise elle-même semble avoir traversé la planète. Dessus, il est écrit "propriété de Franck Marshall". Franck... Quel nom magnifique... Je me le répète encore et encore... tant et si bien que je finit par sombrer dans le sommeil.

Lorsque j'en émerge pour la seconde fois, Marcel et Henriette se sont absentés et je me retrouve seule avec Franck. Ma tête ordonne à mes mains de ne pas trembler, à mon cœur de ralentir et à mes joues de ne plus rougir, mais ces différentes parties de mon corps refusent d'obéir et mènent la rébellion contre la raison. Je crois qu'elles redoublent même d'ardeur.

Relevant les yeux, mon regard étincelant rencontre celui, couleur d'automne, de Franck. Je ne peux m'arrêter, je plonge dans ses yeux francs et pénètre dans son être. J'y trouve une âme pareille à la mienne, mes sentiments entrent en résonance avec les siens; puis ils reviennent gorgés de l'amour découvert en lui.

Je me détourne brusquement, rompant le contact. Ce moment était magique, si féerique que je crois encore dormir.

Sa main chaude se pose sur la mienne et je sursaute. Il me regarde intensément, me faisant comprendre que mon amour se reflète en son cœur. Franck passe sa main derrière ma tête et se penche doucement vers moi.

Ses lèvres se posent sur les miennes et un tourbillon m'emporte. Le monde me paraît soudain simple et évident. Envolé Charles ; envolé mon père ; envolés mon mariage et mes problèmes. Il n'y a plus que lui et moi, moi et lui. Une explosion de couleurs éclate derrière mes paupières fermées. A ce moment là, nous ne formons plus qu'un être unique.

Quelqu'un a dit un jour qu'au commencement du monde, il n'y avait pas d'hommes, ni de femmes, seulement des êtres entre les deux. Mais Dieu a décidé de les séparer pour en faire des sexes distincts ; depuis ce jour les humains passent leur vie à chercher leur moitié. Je pense que c'était cruel de leur faire ça, mais on ne doit jamais contester les ordres du Créateur. Il devait avoir une bonne raison de le faire...

Je n'avais pas remarqué que Franck avait lâché ma bouche. J'ouvre donc les yeux pour le voir s'écarter précipitamment à la vue d'une jeune femme brune et mince, qui le regarde d'un air qui oscille entre jalousie et colère. Puis son regard se pose sur moi et l'ombre de la haine vient assombrir son visage de porcelaine. Ses yeux lancent des éclairs.

Elle se retourne vers lui et lui demande :

- Que fais-tu là ? J'étais censée te rejoindre à Paris et je te retrouve ici ? Et dans les bras d'une inconnue !

Puis elle pose sur Franck un doigt possessif :

- Alors Monsieur Marshall, on n'embrasse plus sa fiancée ?

Je vois sans voir. J'écoute sans entendre. Je suis une coquille vide. Une seule pensée traverse ma tête : il est fiancé. Fiancé.

On dit que les cœurs sont en rubis, qu'ils sont très solides mais qu'une petite fissure peut tout détruire. Le mien, brutalement arraché, a laissé une plaie béante à l'intérieur de moi. Je l'ai donné, confiante, à Franck mais il m'a trahie, blessée, meurtrie...

Je reviens à moi et surprend un regard de la part de ce traître séducteur. Il me regarde avec pitié, comme ma mère me regardait quand j'étais petite. Je le déteste plus que tout au monde !

Quand je me retourne vers lui c'est la fureur qui brille dans mes yeux verts. Adieu, douceur et tendresse, je salue la haine et la colère ! Une partie de moi que je ne connais pas se révèle, une furie vengeresse.

Je bouscule violemment Franck et sort du compartiment, les petits talons de mes chaussures claquant sur le sol. Je m'arrête dans le couloir, tremblant d'une rage difficilement contenue. Soudain je glisse et je sens un choc derrière ma tête. Tout se brouille autour de moi.

J'ai l'impression que je suis enveloppée dans du coton. Je me sens à la fois lourde et légère. Je ne pensais pas que ça puisse être si agréable l'inconscience. Aucune douleur, même mes pensées sont engluées dans cette mélasse collante. Tiens, quelqu'un m'appelle ? J'entends sa voix et je me love autour de ce rocher de chaleur qui me donne envie de partir de cet éden blanc.

Je retourne dans mon corps et retrouve ma blessure. La couteau se retourne dans la plaie quand je vois Franck au-dessus de moi, son merveilleux regard marron assombri par l'inquiétude. Il me déclare :

- Je t'aime depuis que je t'ai vue, accoudée au rebord d'une fenêtre, l'air triste. Alors que mon union avec Sarah, elle, est décidée depuis ma naissance.
- Donc tu m'aimes vraiment ? dis-je avec un regain d'espoir.
- Bien sûr Mathilde ! s'offusque-t-il. Je n'ai pas pour habitude de mentir inutilement !

Et là, il me donne le coup de grâce :

- Enfuyons-nous ensemble, ma douce amie !

À cet instant, le temps semble suspendu. Il tire la sonnette d'alarme et j'entends un sifflement aigu.

- Les autres ne devraient plus tarder, dépêchons-nous !

Le train s'est arrêté. Franck sort du wagon et pose ses pieds nus dans l'herbe humide. Le vent fait doucement voler ses cheveux. Il me tend la main en signe d'invitation. C'est maintenant que se joue mon avenir. J'assume mon choix en prenant la main de Franck.

Je sors lentement du wagon. La bise fraîche de la nuit m'enveloppe dans ses bras protecteurs. L'air a un goût de liberté. Je lève les bras vers le ciel et souris. Désormais, plus rien ne peut m'arrêter. Je suis enfin libre. L'oiseau s'est envolé.

1647 mots utilisés.